

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 28

Artikel: Paysages de la Dôle
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224005>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



DJAN CARCAGNOU ET SA TCHIVRA

DJAN Carcagnoù l'avâi onna tchivra. Dza du grand temps, vo lo garanto. Dèvessâi avâi coumeinsî avoué Carcagnoù lî-mîmo, prâo su. S'étant bin zu amâ quand l'étant ti lè dou dzouveno. Mîmameint que quand Carcagnoù l'étâi pas prâo vito reduit l'allâve droumi avoué sa tchivra. L'étâi sa boun'amie, vo vâide bin!

Et tot parâi, l'è arrevâ on momeint que Carcagnoù l'a zu idée de veindre sa tchivra. Stasse n'étâi pe rein mé bouna que po medzi. Et po lo bâire, assebin Mâ lo bâire dâi tchivre, vo séde, cote pas tant Dein ti lé cas pas atant que cliquâ Carcagnoù. Pû, du grand temps n'avâi pe rein mé l'einvyâ de cabrottâ. Lo bocan l'avâi biau verounâ à son eintor, cein lâi fasâi pas mé moufyâ que se guegnive la louna âo bin 'na comêta. Son lacî l'avâi calâ assebin. Lè deint mîmameint coumeincîvant à lâi fére mau.

Carcagnoù l'a betâ on lincou tot nâovo à sa tchivra po la menâ à la faire. L'a oncora prâo rîdo trovâ on martchand : on monsu on bocon pe vilhio que la tchivra, que l'avâi prâi sa retraite.

Vo séde, prâo su, que lè monsu que praignant lâo retraite n'ant pas êtâ fé ni hiè, ni dèvant-hiè. Stisse l'étâi justameint dinse. Et pu n'avâi pas tant de cliâo batse. On lâi avâi dan de que farâi bin d'atsetâ onna tchivra po avâi son lacî franc. Lî, lâi cougnessâi rein. L'étant dan zu à la faire et s'étâi assoupâ contre cliâque à Carcagnoù.

Stasse lâi seimbliâve bin dzeintya dein sa vitra de pâi blianc et rosset. Ie fa dinse à Carcagnoù :

— Diéro la tchivra ?
— Tant.
— Quin âdzo a-te ?
— L'âdzo de fére oncora dâi folie.
— A-te dâo lacî ?
— Ein a justameint trâo por mè. L'è po cein que la vu veindre.
— Diéro ârye-te ?
— Trâi litre.
— Cein farâi justo mon compto. Vo l'atsîto et pu l'è bon.

L'è su que trâi litre l'étâi prâo et lo monsu retraitsâi étâi tot conteint. Preind dan la tchivra et via à l'ottô.

Que s'è-te passâ ? n'ein sé rein. Mâ, on dzo, lo monsu reincontre Carcagnoù et lâi fâ dinse :

— Vo m'âi inguieuzâ, vilhio guieux !
— Quejnet ?
— Oï, vo m'âi de que la tchivra l'aryâve trâi litre. L'è onna dzanlye à ître damnâ. N'ârye pas pî on demi-litre per dzo.
— L'è justameint cein que vo z'é de. Vo z'é pas de trâi litre ?
— Oï !
— Eh bin, l'è cein que voliâvo vo z'esppliquâ. Trâi litre.. pè senanna!

Marc à Louis.

PAYSAGES DE LA DOLE

MATINEE de juin, lumineuse et serene! Sur l'étendue verte où les paysans fauchent les foins, on aperçoit les champs de blé qui ondulent à la brise matinale. A mesure qu'on s'élève, le paysage change. En bas, c'est la région des vignes, disposées en carrés réguliers, le long des pentes que dominent un village, un manoir, une église ou un groupe de maisons isolées. Puis viennent de grandes campagnes avec des prairies aux fleurs multicolores — vastes prairies coupées de bouquetaux, de taillis et de ravins. Encore quelques instants, et nous pénétrons dans une épaisse forêt de hêtres où les premiers sapins font leur apparition.

C'est une route en lacets, une route de montagne. Des épilobes jalonnent le chemin, de hauts épilobes, aux calices mauves, qui croissent par touffes ou par bouquets et qui semblent s'incliner sur votre passage.

Enfin, voici le haut de la pente. On s'arrête pour regarder la vue : l'immense plaine se déroule jusqu'au lac, d'un bleu clair, qui s'avance en pointe vers Genève. Au-dessus des collines savoyardes, les Alpes s'abaissent graduellement vers l'occident jusqu'à l'endroit où le Salève semble fermer l'horizon. Mais à mesure que les montagnes s'abaissent, le ciel se relève et apparaît clair comme les eaux du lac.

Dans l'échancrure boisée que forme le col de St-Cergue, un hôtel surgit tout au haut de la pente ; puis, peu à peu, on distingue le village dans son cadre de sapins. C'est un vieux village montagnard que l'industrie des étrangers transforme peu à peu. Les toits de bardeaux ont à peu près disparu. Ils sont remplacés par des toits de zinc ou de tuile qui donnent au village un cachet tout particulier. Les anciennes granges ont fait place à des magasins et à des bazars où l'on vend un peu de tout. Derrière les vitrines claires, de jolies vendeuses

attendent les clients en promenade. L'église a un clocher carré, l'hôtel des postes est un édifice à plusieurs étages et çà et là apparaissent de minuscules trottoirs tout comme dans une petite ville.

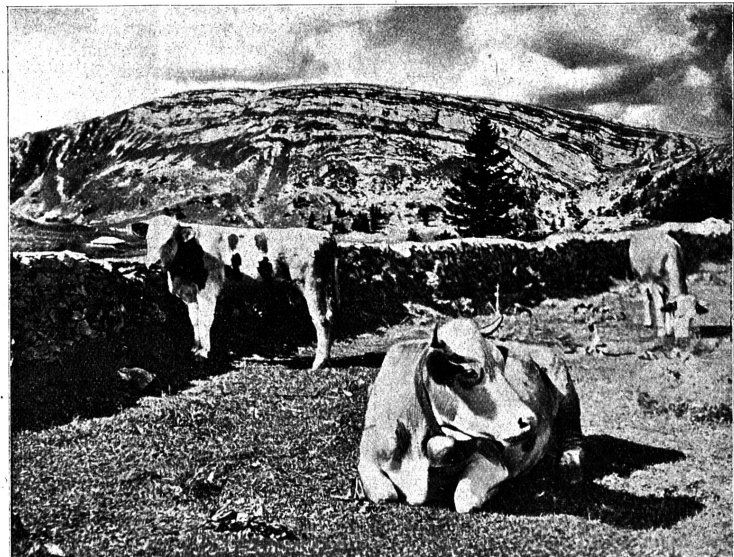
Une maison, cependant, n'a guère changé d'aspect : c'est une vieille maison basse, aux murs percés de quelques fenêtres seulement. Pour la voir, il faut quitter la grande route et faire quelques pas dans une cour rectangulaire. Alors, on s'arrête devant la modeste porte d'entrée et le regard tombe sur la plaque de marbre qui la surmonte. Cette plaque porte l'inscription suivante : « Dans cette maison qui appartenait à Jean-Etienne Tréboux, Lamartine fut accueilli au printemps 1815. »

L'auteur de « Jocelyn » aurait peine à reconnaître, dans ce bourg populeux, cosmopolite et cossu, la petite bourgade montagnarde, perdue au milieu des sapins, où il élut domicile, il y a cent seize ans.

Pour aller à la Dôle, il faut quitter la route et pénétrer dans la vaste forêt qui ouvre aux promeneurs ses retraites profondes. Ce n'est pas la forêt commune, avec ses sapins alignés comme les colonnes d'une cathédrale, mais une succession de bois et de taillis coupés çà et là de clairières où chantent les sources, où s'attardent les dernières gentianes et où les trolles d'Europe forment des bouquets innombrables. Alors, on se plaît à flâner sous la haute futaie, on s'étend au bord d'un ruisseau et l'on s'endort à quelques pas seulement d'une énorme fourmilière dont la vue seule témoigne du génie des insectes chers à Maurice Maeterlinck.

Les heures s'écoulent, mais le paysage ne change pas. Ce sont toujours les mêmes clairières, les mêmes talus herbeux avec de grands sapins semés au hasard et qui servent d'abri aux vaches durant les jours de pluie.

Enfin, quand on arrive au haut d'un col, la Dôle surgit brusquement. Ce n'est pas une dent,



ni une aiguille, mais bien un énorme rocher, nu comme un crâne, qui se dresse au-dessus d'un des plus vastes pâturages qu'on puisse voir. Ce rocher, où quelques varappeurs font des prouesses pour cueillir le rhododendron et deux ou trois édelweiss, oppose de sérieuses difficultés aux touristes imprudents qui veulent à tout prix le gravir.

Un joli sentier contourne le rocher du côté de l'est et, en moins d'une demi-heure, vous conduit au sommet d'où la vue s'étend sur un large horizon. Sommet frontière, la Dôle domine le frais vallon des Dappes et le fort de Mijoux. Vers le nord, voici une tache d'un vert sombre: c'est le lac des Rousses, pareil à une émeraude dans son écrin. Quelques maisons groupées au carrefour des routes: c'est la Cure, station frontière. Puis la route descend la pente vertigineuse au bas de laquelle Morez étale ses maisons basses sur une seule rue. Au delà, c'est la vallée de la Bienne, puis celle de l'Ain et, derrière cette ligne bleuâtre qui s'estompe à l'horizon, on devine la plaine bressane, verdoyante et fertile.

Le regard revient vers le Jura dont les sommets, parfois déchiquetés, apparaissent en enfilade; puis il s'arrête sur le Léman, ce lac harmonieux, simple et grand dont tous les riverains sont de la même race et parlent la même langue.

* * *

Quand on redescend, on traverse le pâturage de la Dôle, tout rempli du bruit des sonnailles. C'est un pâturage immense qui commence à la lisière de la grande forêt et monte jusqu'au pied des éboulis. Il possède des combes humides au fond desquelles les eaux se rassemblent dans de longs bassins de bois. Il a de petites éminences dominées par un ou deux gogants solitaires — vieux sapins, chargés d'ans, à la ramure déchiquetée et aux branches recouvertes de lichens pareils à des barbes grises. Et il possède encore des pentes ensoleillées où croissent les anémones veloutées, les arnicas jaunes comme des soleils et les orchis vanillés.

Au centre de l'une de ces pentes, parmi les pierres roulées et les gros blocs épars, on distingue un énorme trou noir: c'est l'entrée d'une caverne où fut tué, en 1807, le dernier ours de la contrée.

Quand le soir tombe, le rocher de la Dôle devient rose, le ciel prend des teintes orangées et, dans la forêt silencieuse, les rayons obliques du soleil couchant mettent partout des ronds de lumière.

Jean des Sapins.

VACANCES

*Quand vient l'été, il est de mode
D'aller villégiaturer,
Et l'on quitte sans murmurer
Son nid pour partir en exode!*

*Monsieur, lui, fera la navette
Entre la ville et le chalet;
Il emportera ses emplettes
Le samedi dans un filet.*

*Ayant placé femme et marmaille
Dans le train, d'un air attendri,
Il abaisse sa haute taille
Et les étreint, l'œil tout contrit!*

*Ils sont partis!... Le voilà libre
De vivre seul en vrai garçon!
Soudain joyeux, son être vibre
Et frétille comme un poisson!*

*L'air est si pur à la montagne
Qu'on y vit dans l'enchantement
Tant que le soleil accompagne
Les grands et petits mouvements!*

*Mais si le temps fait grise mine,
Tout là-haut, dans le vieux chalet
On grelotte et l'on se confîne
Auprès du feu, en plein juillet!*

*Dès que survient une éclaircie,
Dans le pré, on va s'égailler,
Cherchant avec diplomatie,
La place où poser ses souliers!*

*On pensait vivre de laitage,
Beurre, pains bis et petits fruits!...
Il faut les quêrir au village!
Si l'on veut manger aujourd'hui!*

*A la montagne, sans peinture,
On gagne un teint de mauricaud,
Aux mouches, l'on donne en pâture
Son corps, dans cet Eldorado!*

*Plaisirs de villégiature,
Que l'on vante à satiété,
Je les connais et n'en ai cure!...
Dans mon nid, je passe l'été!*

Louise Chatelain-Roulet.

Attention délicate. — Pouvez-vous me donner votre photographie? demande une jolie femme à un jeune monsieur qui la poursuit de ses assiduités.

— Avec plaisir, madame! fit l'amoureux; et deux jours plus tard la dame était en possession du portrait.

Aussitôt elle fit venir sa servante et, lui donnant la photographie, demanda:

— Avec ce portrait, pourriez-vous reconnaître l'original?

— Certainement, madame!

— Eh bien! lorsqu'il se présentera, vous répondrez que je suis sortie.

LES LUNETTES DE MON GRAND-PÈRE

MON grand-père était, comme le sont généralement les grands-pères, très vieux; du moins il me semblait tel, et lorsque je l'entendais raconter des histoires du temps de sa jeunesse, ce temps-là se confondait, je crois, dans mon esprit avec l'époque où les patriarches menaient paître leurs troupeaux. Pour l'enfant, le passé n'a pas de perspective, c'est un paravent chinois sur lequel toutes les figures sont au même plan.

Il avait les cheveux blancs, très longs, toujours coquettement brossés, portait un jabot, des manchettes de dentelles, des souliers à boucles, et s'appuyait en marchant sur une canne à pomme d'or, haute vraiment trois fois comme moi. Quand les gens le saluaient, il répondait en ôtant son chapeau tout bas, à l'ancienne mode, avec un bon sourire de bienveillance sur ses lèvres pâles.

Les personnes d'âge mûr l'appelaient « monsieur le maître-bourgeois », mais les jeunes qui l'avaient toujours vu vieux et ne se souvenaient pas du temps où il existait encore des maîtres-bourgeois, le regardaient, moqueurs, comme on regarde une momie au musée ethnographique... Pauvre grand-père, ta patience et ta bonté envers moi n'eurent jamais de bornes, et mon cœur, en y songeant, se prend soudain à battre plus vite.

Il aimait beaucoup la nature et se promenait souvent. Quand je sus à peu près marcher il me prenait avec lui pour faire le tour du jardin, et nous allions, nous tenant à la même canne, le long des sentiers, écoutant chanter le ruisseau et nous racontant des histoires. Il en savait de belles, de longues, des contes de fées, d'oiseaux parlants, des histoires d'enfants comme moi, toujours sages... pas comme moi... et je me demandais où il les avait apprises, qui les lui racontait?

Ah! par exemple, ce qui m'intriguait fort, c'étaient ses lunettes, de grosses bécicles du vieux temps, avec des verres ronds et une monture d'or. A quoi pouvaient-elles bien servir? « A mieux voir, mon enfant », disait-il; mais moi, quand après bien des peines j'avais réussi à me les mettre sur le nez, je ne voyais rien du tout... Et puis, pourquoi souvent, lorsqu'il voulait regarder ses pommiers en fleurs ou admirer les Alpes éclairées par le soleil couchant, se les juchait-il sur le front, toujours pour mieux voir? Vraiment je n'y comprenais rien.

Chères vieilles lunettes! Lorsque grand-père les sortait avec soin de leur étui de peau verte en me disant: « Eh bien! petit, regardons-nous les images ce soir? » J'allais vite chercher le gros livre, et, monté sur ses genoux, j'assistais avide au défilé des personnages qu'il faisait pas-

ser sous mes yeux ravis. C'étaient des patriarches, les Robinsons, les animaux de La Fontaine, des soldats dans la fumée du combat, des marins perdus sur la grande mer, que sais-je encore? Lui me décrivait leurs actions, me disait leurs pensées, me répétait leurs paroles. Je croyais les voir en réalité, entendre leurs propos, mais chose étrange! lorsque je voulais les regarder seul, la vie les quittait subitement, et j'essayais en vain de deviner ce qu'ils pouvaient bien se dire les uns aux autres. Pour sûr, les lunettes jouaient leur rôle dans ce mystère.

Plus tard, une autre chose me donna beaucoup à réfléchir. Grand-père parlait souvent du bon vieux temps, comme il l'appelait, d'un temps où, paraît-il, je n'étais pas encore né, et qui lui semblait beaucoup plus beau, quoique je n'y fusse seul... Il trouvait les gens moins bons qu'autrefois, les changements trop fréquents, les nouvelles modes absurdes, les usages ridicules, les progrès insensés. — « Le monde ne tourne pas, avait-il coutume de dire, il se précipite, il a la fièvre. De mon temps on vivait sagement, on réfléchissait avant d'agir, on tenait les traditions en honneur, on pensait comme ses pères, on vivait comme eux, on écoutait les conseils des vieillards, on ne fumait pas au nez des dames, on savait être prévenant, parler à son tour, se taire à propos. Aujourd'hui tout cela est changé; les bonnes habitudes se perdent, les jeunes se moquent des vieux qu'ils traitent de radoteurs, le respect s'en va, l'antique bonne foi devient chaque jour plus rare... Comment tout cela finira-t-il?... »

Les choses de la vie matérielle elles-mêmes, les nouvelles inventions surtout, ne trouvaient pas davantage grâce à ses yeux. « On falsifie tout, s'écriait-il, le sucre n'est plus du sucre, le café croît sur les chênes, on viole les abeilles. Les meubles, faits de bois vert, craquent partout, les reliures ne tiennent plus, le papier se déchire dès qu'on le touche, l'encre chimique moderne sera effacée dans cinquante ans, et depuis que la plume d'acier a détrôné la classique plume d'oie, l'écriture des jeunes gens donne autant de peine à déchiffrer que des hiéroglyphes égyptiens. Et les étoffes! parlons-en. J'ai porté le carrick de mon aïeul; maintenant on n'ose pas donner aux pauvres un manteau vieux de deux ans. »

Ainsi disait grand-père; parfois il s'animait fort en parlant; parfois son triste m'allait au cœur, et je ne parvenais pas à concevoir comment lui, sans cela si bon, si affectueux envers chacun, si absolument incapable de blesser personne, pouvait être si mécontent d'un monde où j'avais tant de bonheur à vivre. Un jour, avec cette brutale franchise de l'enfant, je lui demandai pourquoi les gens et les choses du temps actuel lui déplaisaient si fort? Il se mit à rire. — « C'est vrai, mon garçon, je dois te paraître bien drôle, n'est-ce pas? Tu es encore trop jeune pour comprendre; cela viendra plus tard. »

Evidemment, me disais-je en cherchant la solution de ce difficile problème, cela tient à ses lunettes. Il voit tant de choses dans les images quand il les a mises, il lit dans les livres des histoires que moi je n'y trouve pas. Et pendant des années j'ai cru de bonne foi que ces deux verres ronds étaient la cause de tout le mal.

Avec l'âge vint le jugement; je reconnus que les lunettes n'étaient pour rien, qu'elles ne font pas le bon vieux temps, et j'ai souvent ri en repensant à la bizarrerie de mon enfantine explication.

Et, cependant, avais-je tellement tort? Maintenant que je suis vieux, grand-père est mort depuis longtemps, je porte à mon tour ses chères lunettes et, — chose incroyable, — je vois absolument comme lui!

Dr Châtelain.

Mœurs de tous les temps. — Tiens, tu n'es donc pas mort?

— Pas que je sache... Mais pourquoi cette question?

— Depuis quelque temps je n'entends dire que du bien de toi.